
NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR M. MÉRAT,**DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.**

MESSIEURS,

Lorsque, dans une de vos précédentes séances, j'eus l'honneur de vous lire une Notice sur M. Paul Mérat, officier de l'armée, mort en Afrique, je vous fis part de la mort de son père qui nous avait été annoncée récemment. Vous avez alors témoigné le désir qu'une Notice nécrologique sur M. le docteur Mérat, qui était aussi notre collègue, vous fût lue dans une de vos séances à venir.

Cette tâche revenait de droit à un des médecins, membre de notre société, mais vous avez cru devoir, en ma qualité de parent de M. Mérat, me conférer cette mission. Quoique touché de votre attention délicate, je n'ai pu me dissimuler mon insuffisance. Pour apprécier les œuvres d'un médecin, pour les analyser devant vous, pour en discuter le mérite, il faut être du métier ; et, malgré le bienveillant secours que m'ont prêté plusieurs de mes collègues, je crains bien de n'avoir produit qu'une œuvre informe ; mais ma soumission à me conformer à votre désir me fait espérer que vous voudrez bien être indulgents.

M. François-Victor Mérat était né à Paris en 1780 ; son père était Auxerrois. Par la date de sa naissance, vous pouvez voir, Messieurs, qu'il appartenait à cette génération qui s'est élevée au milieu de la tourmente révolutionnaire. Malgré l'affection que nous portons à nos pères, il m'a toujours semblé que nous n'avions pas su apprécier tout

leur mérite. Nous avons eu de nombreux moyens pour nous instruire ; nos enfants en ont encore plus. Nos pères ont tout trouvé désorganisé, beaucoup d'entre eux ont quitté l'école pour prendre le mousquet, et cependant cette génération a bien su réparer les torts que les événements lui faisaient, elle a su fournir aussi son contingent d'hommes de talent.

M. Mérat avait d'abord été destiné à la pharmacie ; il devait succéder à son oncle, M. Mérat-Vauxluisant, pharmacien à Auxerre. L'amour de l'étude et l'intelligence précoce qu'on remarqua bientôt dans le jeune Mérat, engagèrent ses parents à lui faire étudier la médecine. Il fut reçu docteur en 1803. En 1800, il avait obtenu, dans un concours à l'Ecole de Médecine, le prix de botanique. Sa thèse pour le doctorat avait été remarquée ; elle avait pour sujet ; *la Colique métallique dite Colique des Peintres*, et elle a été réimprimée plusieurs fois.

Le goût du docteur Mérat pour la botanique avait été développé en lui par son oncle, M. l'abbé Mérat, curé de Chitry. Ce goût, M. le docteur Mérat l'a conservé toute sa vie, et il était distingué parmi les savants cultivant cette branche de l'histoire naturelle.

Quelques années après sa réception, comme médecin, il avait obtenu, au concours, la place d'aide de clinique, et ensuite il devint chef de ce service dans un hospice de Paris. En 1811, il fut désigné comme médecin de l'infirmerie de la maison de l'empereur Napoléon.

Les ouvrages qu'a publiés M. le docteur Mérat sont extrêmement nombreux, et ce serait un travail qui finirait par fatiguer votre attention que d'entreprendre de les énumérer tous. Il en avait, à la fin de sa vie, fait imprimer une liste chronologique dont je dépose un exemplaire dans les archives de notre Société. Je me contenterai donc de vous citer ici les principaux.

Un des plus anciens et un des plus estimés est une Flore des environs de Paris. La première édition de cet ouvrage est de 1812, et il en a eu quatre successivement qui forment ensemble 10,000 volumes.

J'ai su d'un de nos collègues (1), qui se livre à l'étude de la botanique, que les deux volumes de cet ouvrage sont relatifs, le premier, qui parut d'abord seul, aux plantes *phanérogames*; le deuxième, aux plantes *cryptogames*. Suivant lui, indépendamment du mérite réel qu'on trouve dans cette production, le format commode et la rédaction en français ont contribué au grand succès de l'ouvrage. Il fut surtout accueilli par les élèves en médecine dont il facilitait les études.

Vers cette même époque de 1812, commença à paraître un Dictionnaire des Sciences médicales qui devait s'achever en dix ans, et pour lequel la collaboration de M. Mérat a été résumée comme il suit, par un de nos collègues (2), juge bien compétent en cette matière.

Je cite textuellement l'analyse qu'il en a faite :

« Dans les premiers volumes, M. Mérat fut chargé de quelques articles importants de pathologie médicale. Les articles *cœur, foie, anatomie, physiologie* et *pathologie* sont de lui.

» Barbier, Chaumeton, Cadet Gassicourt, Cloquet, Loiseleur-Deslongchamps, etc. rédigeaient les articles de matière médicale, pharmacologie et botanique.

» M. Mérat qui partageait leur tâche, vers la fin, abandonna complètement la pathologie pour rester presque exclusivement chargé des articles de matière médicale.

» Le nombre des articles qu'il a traités est très-considérable. Il fut et resta, jusqu'au dernier moment, un des collaborateurs les plus sérieux de ce grand ouvrage achevé dans l'intervalle de 1812 à 1822, et qui peut être considéré comme le plus important de toutes les publications médicales de la première moitié de ce siècle. »

En 1829, M. Mérat fit paraître le premier volume d'un *Dictionnaire universel de matière médicale et de thérapeutique générale* qu'il a publié

(1) M. Déy.

(2) M. le docteur Moret.

conjointement avec M. le docteur Delens. Cet ouvrage comprend sept volumes. Le 7^e volume a paru en 1846 et est entièrement de M. Mérat.

D'après les renseignements qui m'ont été fournis, ce livre serait, aux yeux des médecins, l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à M. Mérat.

Quant à la part qu'il y a prise, voici ce que nous trouvons dans la préface du 7^e volume.

Il indique d'abord ce qu'a fait M. Delens, et ensuite il ajoute :

« Je demeurai chargé des articles généraux de médecine sous le point de vue de la thérapeutique, de ceux de thérapeutique proprement dite, c'est-à-dire de l'action des médicaments dans les maladies, de la classification de ces médicaments, de la description et de l'emploi des végétaux, de ce qui concernait la pharmacologie, de la synonymie immense qu'on trouve dans cet ouvrage, et de la bibliographie, etc.; c'est-à-dire qu'environ les deux tiers de notre œuvre me resta en partage. »

Cet ouvrage avait obtenu à l'Académie un des prix Monthyon, et on voit par le catalogue des œuvres de M. Mérat, qu'il en préparait un 8^e volume.

En 1832, un autre de ses ouvrages ayant pour titre : *Du Ténia ou Ver solitaire, et de sa cure radicale par l'écorce de racine de grenadier*, avait aussi obtenu un des prix Monthyon. L'auteur ayant le premier fait connaître en France l'emploi vulgaire du médicament indiqué.

M. Mérat, étant de la Société centrale d'Agriculture, a composé et publié aussi un grand nombre d'opuscules relatifs à cet art, tels qu'une *Notice sur la possibilité de cultiver le thé en pleine terre et en grand en France* (1). — Un court *Mémoire sur la possibilité de donner une profession honorable aux jeunes gens, au moyen de l'agriculture*, et une multitude d'autres brochures de même sorte.

(1) Une *Etude sur la culture du Rosier à haute tige*. — Une *Notice sur la mauvaise qualité des arbres fruitiers cultivés par les habitants de la campagne*,

Parmi tous les livres qu'a publiés M. Mérat, j'en ai réservé un pour vous le citer le dernier, quoique, par son étendue, il soit peu considérable. C'est un petit volume ayant pour titre : *Eléments de Botanique*, qui a eu six éditions.

Ce livre servait aux gens du monde à suivre avec fruit les leçons de botanique que le célèbre professeur Desfontaines faisait au Jardin-des-Plantes de Paris.

Ce cours, auquel, pendant de longues années, on a vu assister un nombre prodigieux d'auditeurs, et où l'on trouvait un cercle de dames entourant la chaire du professeur, était analogue au cours d'astronomie que l'illustre savant Arago fait à l'Observatoire de Paris.

Ces hommes d'un talent si élevé aiment à vulgariser la science ; mais ce qu'eux seuls savent faire, c'est d'initier chacun à ses secrets et d'éviter le malheur de faire des demi-savants.

Après avoir entendu leurs leçons, après avoir lu leurs traités élémentaires, chacun est bien convaincu qu'il n'est ni astronome, ni un habile botaniste ; mais chacun éprouve un vif plaisir à se dire, j'ai compris comment il était possible de calculer une éclipse, et comment on parvenait à trouver la longueur d'un arc du méridien. Le botaniste m'a montré que les végétaux respirent, que les sujets de même espèce s'envoient au loin leurs poudres fécondantes ; que la force de l'organisme fait circuler dans la plante les liqueurs vivifiantes, leur en fait parcourir tous les canaux et porter, jusque dans les dernières ramifications, les principes nécessaires à la vie. Je reste saisi d'admiration devant ces merveilles que le génie de l'homme a su découvrir !

Le nombre considérable d'éditions qu'on a faites du petit Manuel de M. Mérat, semble prouver qu'il était parfaitement approprié à sa destination. Sans être initié à la botanique, et sans faire de ce livre un usage journalier, comme les auditeurs de M. Desfontaines, on le lit cependant avec intérêt.

Pour abrégé l'exposé des travaux de M. Mérat, et vous faire juger

combien il était laborieux, il suffira de vous citer une indication prise au hasard dans le catalogue de ses ouvrages.

C'est relativement à un *Traité d'anatomie pathologique* (non terminé) qu'on trouve cette note :

« Cet ouvrage, basé sur les ouvertures de plus de mille cadavres » faites par moi, pendant les dix années que j'ai été chef de la clinique » de la Faculté de Médecine de Paris, devait former deux volumes » in-folio. »

M. Mérat avait obtenu plusieurs titres et plusieurs distinctions honorifiques.

Nommé d'abord, en 1810, de la société de la Faculté de Médecine, qui ne comprenait que 40 membres, il fit plus tard partie de l'Académie de Médecine dont cette société fut le noyau.

En 1841, il devint membre de la Société centrale d'Agriculture, et il a pris une part considérable à ses travaux.

En 1828, il avait reçu la décoration du Christ de Portugal ; en 1831, il eut celle de la Légion-d'Honneur ; et enfin, en 1847, il devint officier du même Ordre.

Nous avons à citer quelques traits qui honorent la mémoire du docteur Mérat.

Désigné par le suffrage de l'Académie de Médecine pour occuper la charge de son trésorier à laquelle était attaché un traitement de 1,200 fr., il avait constamment refusé de recevoir cet émolument. Aussi, quand l'âge et les infirmités l'empêchèrent de conserver cette charge, l'Académie, à l'unanimité, lui conféra le titre de trésorier honoraire.

J'ai dit plus haut que son oncle, M. l'abbé Mérat, curé de Chitry, avait dirigé ses premières études et fait naître en lui le goût de la botanique. M. le docteur Mérat a toujours conservé pour ce vieillard un attachement filial. Il y a quelques années que sa femme, son fils et son gendre se trouvant ici, ils allèrent, suivant le désir qu'il leur avait exprimé, visiter les lieux que son oncle avait habités si longtemps, et faire un pieux pèlerinage à la tombe de cet homme respectable.

Avant de terminer cette Notice, je vous demanderai de vouloir bien me permettre, Messieurs, de faire une courte digression en faveur de ce M. Mérat-Vauxluisant dont j'ai prononcé le nom en commençant, et auquel M. le docteur Mérat avait été destiné à succéder comme pharmacien. J'ai regardé comme une sorte de devoir de vous parler d'un fait qui le concerne, afin qu'il restât écrit dans nos Bulletins ; c'est un acte presque ignoré et qui est si honorable pour son auteur, qu'il mérite qu'on en conserve la mémoire.

Plusieurs personnes se rappellent un assassinat commis à Auxerre pendant la révolution. Les enfants de MM. Potherat et Duché, qui en furent les victimes, existent encore. Un geste imprudent fait par un de ces messieurs, dans une cérémonie publique, avait soulevé la fureur populaire. Ils furent entraînés dans les salles de l'Hôtel-de-Ville où la foule pénétra en même temps qu'eux. Ils y furent égorgés et leurs têtes, plantées au bout d'une perche, promenées pendant presque toute la nuit dans les rues de la ville.

Une troisième personne, compromise dans la même affaire, était désignée aux coups des assassins : c'était M. Roineau de la Genestre. Aussitôt que M. Mérat-Vauxluisant, qui était son ami, sait le danger qui le menace, il court à l'Hôtel-de-Ville, jette M. de la Genestre sous une cheminée, le couvre de son corps, et comme il était d'une force herculéenne, avec un simple bâton, il le défend pendant de longues heures contre cette multitude furieuse. Il parvint à le sauver. La lutte qu'il avait eue à soutenir avait été terrible ; il conserva toute sa vie de profondes cicatrices des blessures qu'il avait reçues. Sa fille (1) conserve le bâton qui lui servait d'arme défensive ; il est sillonné de coups de sabre.

Ce qui donne encore plus de mérite à cette noble action, c'est que jamais M. Mérat-Vauxluisant n'a voulu nommer ceux qui l'avaient blessé. Il est vrai qu'eux-mêmes éprouvèrent un prompt remords, car

(1) M^{me} Dubuisson.

sa famille a raconté souvent que deux personnes l'avaient, en le soutenant sous les bras, ramené chez lui dans la nuit. Que ces hommes semblaient pleurer, qu'ils se couvraient le visage d'un mouchoir, et qu'ils s'étaient retirés précipitamment quand on était venu ouvrir la porte avec de la lumière.

M. de la Geneste a témoigné sa reconnaissance à cette famille, en donnant sa fille en mariage à un neveu de M. Vauxluisant, le frère du docteur Victor Mérat, notre collègue.

Enfin, je termine, Messieurs, cette Notice à laquelle je n'ai pas donné une plus longue étendue, parce que l'éloge du docteur Mérat sera prononcé à l'Académie de Médecine et à la Société centrale d'Agriculture. Que là les travaux de notre collègue seront appréciés mieux que je ne pouvais le faire. Mais, en finissant, je dois dire que, toute sa vie, M. Mérat s'est montré attaché à notre vieil Auxerre qui était le berceau de sa famille. Quand nous le choisîmes pour être un de nos membres correspondants, il fut très-flatté de cette marque de distinction de notre part. Aussi, depuis cette époque, s'il avait occasion d'inscrire ses titres, trouvait-on, dans les premières lignes, celui de membre de la *Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*.

G. DONDENNE.

